HAVEN
FALL
SARA
HOLLAND
bayard

HAVEN FALL

Ouvrage originellement publié par BloomsburyYA
sous le titre : *Havenfall*
Texte © 2020, Glasstown Entertainment

GLASSTOWN
ENTERTAINMENT

© 2022, Bayard Éditions pour la présente édition
18, rue Barbès, 92128 Montrouge
ISBN : 979-1-0363-1878-8
Dépôt légal : février 2022
Première édition

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.
Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

SARA
HOLLAND

HAVEN FALL

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Éric Moreau

bayard

À tous ceux qui un jour ont eu le sentiment
de n'être à leur place nulle part.

BRÈVE INTRODUCTION AUX ROYAUMES ADJACENTS

Fiordenkill

Fiordenkill est presque entièrement recouvert de glace et de givre. D'une beauté céleste, ce monde scintille de ponts de glace et de palais édifiés en briques de neige tassée. Le soleil s'y fait rare, mais le ciel s'illumine d'aurores boréales et d'étoiles par milliers. Les soldats y chevauchent à dos de loup et d'immenses ours peuplent les forêts. Les arbres donnent des fruits enchantés, insensibles au gel qui emprisonne leur peau chatoyante.

On dit les Fiordiens nobles, intrépides et parfois énigmatiques. La magie de Fiordenkill peut guérir la chair et faire pousser les végétaux.

Ardant

La gigantesque planète d'Ardant est écrasée par la chaleur de deux soleils, et trois lunes éclairent son ciel nocturne. De prodigieuses et interminables tempêtes s'abattent si fort sur ses déserts, ses mers démontées et ses plaines sans cesse foudroyées que le sol semble y trembler en permanence. La magie élémentaire, que ses habitants ont déversée pendant des millénaires sans jamais s'inquiéter des conséquences, a ravagé ce monde et a rendu la grande majorité de ses terres inhabitable.

Dans un passé récent, le prince d'Argent a recouru à ses formidables pouvoirs pour dompter les tempêtes et ériger une muraille autour de sa cité-État, Oasis. Depuis, il règne en paix en protégeant ses sujets des cyclones. La quasi-totalité des Ardantins réside dans l'enceinte de la ville, après avoir pour cela renoncé à manier les éléments. Les seuls à ne pas y vivre sont les nomades, qui préfèrent affronter la foudre, les ouragans et les vents brûlants pour conserver leur magie.

Solaria

On sait très peu de chose sur Solaria, tout petit monde coupé des autres, où foisonne une magie puissante et extrêmement instable. On pense que ses habitants nous ont en grande partie inspiré les génies maléfiques, les démons et les vampires qui peuplent nos mythologies.

D'aucuns les nomment « dévoreurs d'âme ». On raconte que Solaria n'a aucun soleil visible, mais qu'elle est baignée par la lumière ardente d'un ciel doré. Bien que les Solariens puissent prendre des apparences multiples, sous leur forme bestiale leur sang est toujours bleu foncé.

La porte menant à Solaria a été condamnée après un tragique accident survenu à Havenfall il y a des années. Les Solariens ne sont plus les bienvenus à l'auberge et ne font plus partie de l'alliance scellée par le Traité de paix entre les membres du Dernier cercle des Royaumes adjacents. Selon la rumeur, des Solariens se seraient échappés dans les autres mondes avant la fermeture du portail, et ils continueraient à les parcourir.

Haven

Haven est le monde que nous nommons la Terre. C'est le seul qui soit dépourvu de magie naturelle, raison pour laquelle il a été choisi comme territoire neutre pour les interactions entre les peuples. On a caché l'existence des autres mondes aux habitants de la Terre. C'est la règle d'or que tout un chacun doit respecter, les êtres humains ne pouvant pas vivre ailleurs. En effet, leur constitution ne leur permet pas de survivre hors de Haven plus de quelques heures.

Omphalos : l'auberge Havenfall

Les mondes s'entrecroisent tous à Havenfall grâce à un réseau de portes reliées par des galeries percées sous les montagnes Rocheuses. Nous, les Aubergistes, sommes les gardiens de ces souterrains depuis toujours. Il existe autour de ces portails un périmètre au sein duquel tous les hôtes de l'auberge peuvent respirer sans crainte de dépérir, comme ce serait normalement le cas dans un autre Royaume que le leur.

L'auberge a été bâtie dans le village de Haven, ainsi nommé parce qu'aux yeux des autres peuples la bourgade et l'auberge représentent notre monde tout entier.

Par le passé, on pouvait accéder à de nombreux autres mondes depuis Havenfall, mais au fil des siècles certaines portes ont été fermées par les forces incommensurables qui régissent les mondes. Seul le portail menant à Solaria a été scellé volontairement, pour la protection des Royaumes adjacents restants.

Le Sommet annuel pour la paix

Le jour le plus long de notre année, les Fiordiens peuvent admirer dans leur ciel nocturne une aurore boréale éclatante et multicolore, et Ardant connaît une éclipse simultanée de ses trois lunes. C'est le solstice. Chaque année, ce jour-là, des voyageurs peuvent franchir sans danger les portails menant à Havenfall.

Au cours de cette conjonction exceptionnelle, l'auberge accueille son Sommet annuel pour la paix, où des délégués des différents Royaumes négocient des accords commerciaux et politiques la journée, et la nuit dansent dans la salle de bal pour fêter la diversité et l'unité des tous les hôtes de l'établissement.

PROLOGUE

Lorsqu'il prend sa première inspiration dans un autre monde, Marcus a l'impression d'avoir été frappé par un éclair. Les poumons humains ne sont pas faits pour l'atmosphère d'Ardant. Il ignore de combien de temps il dispose avant qu'ils ne tiennent plus et le contraignent à repartir par la porte chatoyante qui mène à Haven.

Pourtant, tout nouvel Aubergiste se doit de se rendre dans chacun des Royaumes restants, au moins une fois. C'est ce que son arrière-grand-mère Annabelle, qui a dirigé Havenfall pendant près d'un siècle, lui a expliqué avant de mourir. Marcus ne cille donc pas, d'autant plus que vingt nobles ardantins attendent en demi-cercle autour du portail, les écailles de leurs joues scintillant à la clarté orangée. Tous sont réunis, curieux d'entendre le nouveau Gardien des portails. Derrière eux, des amas d'édifices métalliques miroitent sous un ciel de la couleur du brasier.

À Havenfall, tout n'est que festivités, faste, esprits laissant libre cours à leur spontanéité, à mille lieues de cette cérémonie officielle. Le temps de Marcus est venu. Le livre qu'il a apporté pèse entre ses mains.

Il ne va en lire qu'une page. Le traité de paix comporte d'autres éléments qu'il n'aura pas le temps de mentionner : les noms des émissaires ayant péri à l'auberge lors du soulèvement des Solariens, le décret ratifiant la décision de sceller la porte vers Solaria à l'aide d'une magie ancestrale, la promesse faite à Havenfall de pourchasser tous ceux qui s'étaient échappés. Un passage rappelant à Haven, Fiordenkill et Ardant que, même cent ans après, des Solariens scélérats circulent encore dans leurs mondes.

Certains rejettent la faute du bain de sang sur les humains, sur Haven. Marcus le sait. C'est à présent son devoir, en tant que Gardien de l'auberge, d'assurer la sécurité de tous. Pas seulement celle des Ardantins et des Fiordiens, mais aussi celle de sa sœur Sylvia et de ses enfants, qui un jour hériteront de Havenfall et des responsabilités qui y sont associées.

Il doit remémorer à tous le serment qu'ils ont prêté. Il lève l'ouvrage à reliure de cuir, qui jusqu'alors n'avait jamais quitté la bibliothèque de l'auberge, et lit à voix haute les premières lignes de ses vieilles pages craquelées, pour déclarer à l'assemblée que Havenfall n'a pas oublié.

PAR CE TRAITÉ,
ARDANT, FIORDENKILL ET HAVEN
SCELLENT LEUR ENTENTE.

Les représentants d'Ardant, Fiordenkill et Haven sont alliés dans la paix et s'unissent par le présent traité contre les intentions guerrières du peuple de Solaria.

La circulation des personnes, le commerce et les relations diplomatiques entre Solaria et le reste des mondes reliés, y compris Haven, sont rompus et désormais interdits ; toute infraction à ce traité sera considérée comme une trahison et sanctionnée comme telle, ainsi qu'il a été établi par le traité entre les Royaumes alliés d'Ardant, Fiordenkill et Haven, par ailleurs connus sous l'appellation de « Dernier cercle des Royaumes adjacents ».

1

La gare routière de Denver sent le diesel et le goudron, le café froid et la sueur des voyageurs. Elle résonne des grincements et des vrombissements des cars, des vieux haut-parleurs annonçant les arrivées entre deux éruptions de grésillements, des pas lourds des retardataires qui courent pour ne pas rater le départ. Tout se mélange en un brouhaha confus, et, tant que je distingue les montagnes par la baie vitrée, baignées par la lueur dorée du soleil de l'après-midi, je peux m'imaginer ailleurs. Dans les plaines d'Ardant bombardées par la foudre, ou dans les déserts blancs dont les délégués fiordiens m'ont parlé, où les tremblements de terre sont si fréquents que les étendues enneigées se soulèvent et se rident telle une mer pâle.

Même sans me projeter dans un autre monde, cette gare délabrée, malgré le vacarme et l'agitation qui y règnent, est préférable à l'endroit où je me trouvais il y a une demi-heure.

À l'odeur de détergent et aux salles pleines d'échos de la prison de haute sécurité où ma mère est incarcérée depuis plus de dix ans.

Je m'arrête devant le tableau des horaires et hisse mon sac de voyage plus haut sur mon épaule. Je regarde l'écran vétuste pour tenter de chasser toutes ces images de ma tête : le visage de maman derrière le plexiglas rayé, ses yeux mornes et éteints. On a l'impression que plus rien ne l'affecte, qu'elle se moque de son sort.

Je cligne énergiquement des paupières, me concentre sur les destinations et les horaires qui tremblotent au-dessus de moi. *Omaha, 14 h 25*.

C'est le car que je suis *censée* prendre, pour passer l'été chez mamie Ellen, ma grand-mère maternelle, et faire un stage à l'agence d'assurances qu'elle dirige. Papa ne veut pas que j'aille à l'auberge Havenfall ; il préférerait que je n'y remette jamais les pieds. Il ne comprenait pas l'attachement de maman pour cet endroit, et celui que je ressens le dépasse tout autant. C'est comme s'il sentait le scintillement de magie qui s'accroche à moi quand j'en reviens, et ça le rend soupçonneux. Il insiste pour que je fasse une activité qui étoffera mon dossier d'inscription à la fac l'année prochaine.

C'est vrai que Havenfall n'apparaît pas dans les moteurs de recherche. Y travailler ne me permettra pas d'ajouter une ligne sur mon CV. Mais il n'y a qu'en été que je puisse y passer du temps. J'y vais tous les ans depuis que je suis toute petite. Plus j'avance vers l'âge adulte, et plus il est

important que je montre à oncle Marcus de quoi je suis capable, que je peux me rendre utile. Si tout va bien, à cette date l'été prochain, quand je prendrai la direction de la montagne, je n'aurai pas qu'un sac pour l'été. Marcus m'aura désignée pour lui succéder le jour où il prendra sa retraite, et je m'installerai à l'auberge une bonne fois pour toutes.

Alors, non. Pas question d'aller à Omaha. Une brillante carrière dans les assurances, ce n'est pas l'avenir que je veux me préparer.

Je me sens tendue, presque agitée, et je n'arrête pas de jeter des coups d'œil vers les montagnes qui forment des traînées bleues dans le lointain. Comme si j'allais m'effondrer si je ne respire pas leur air très bientôt. Je consulte de nouveau le tableau des départs, survole les lignes où s'affichent Boise, Laramie et Salt Lake City, et descends jusqu'à Haven. *15 h 50*. Porte 8, la dernière, celle qui donne sur l'emplacement envahi de poussière tout au fond de la gare.

Je promène le regard dans le hall, où la lumière du soleil se réverbère sur les hauts plafonds. Il n'y a que deux personnes dans la zone d'attente, un jeune avec un sweat à capuche qui dort allongé en travers de quatre sièges, et un homme d'une quarantaine d'années, aux cheveux blonds dégarnis, qui lit un journal jauni. Je me rends à l'autre bout et m'assieds par terre sur la moquette sale, à côté de l'unique prise qui, je le sais d'expérience, fonctionne, et mets mon téléphone à recharger pour le long trajet qui m'attend.

Il faudrait que j'envoie un SMS à Marcus pour le prévenir de mon arrivée, mais, au moment de le rédiger, une vive appréhension me submerge. Et s'il me répondait de ne pas venir ? D'écouter mon père ? Cette seule pensée m'est presque insupportable. Je verrouille mon téléphone et le pose face au sol, puis je serre fort le poing. Si je débarque à l'improviste, il ne pourra pas me renvoyer. J'y serai bientôt, je vais retrouver ma chambre qui donne sur la vallée, et à la nuit tombée je danserai dans la salle de bal avec Brekken.

Chaque fois que je monte dans la montagne, j'ai le sentiment de me couper de tout le reste. Dans l'air moins dense, je deviens quelqu'un d'autre. Je suis Maddie Morrow, la nièce digne de confiance de Marcus et, je l'espère – si je mène bien mon jeu et fais bonne impression aux ambassadeurs des Royaumes adjacents – l'héritière de l'auberge Havenfall. Pas Maddie Morrow, la fille au grand frère décédé, la fille à la mère condamnée à mort.

Et merde. J'avais réussi à oublier tout ça un moment. Après avoir quitté la salle des visites du centre pénitentiaire de Sterling, pendant le trajet en bus jusqu'à la gare routière et le temps de m'installer dans ce coin, j'ai réussi à ne pas penser à eux. Mais voilà qu'une déferlante de souvenirs me revient et me soulève le cœur : les regards insistants et les chuchotements qui m'accompagnent partout – dans les couloirs du lycée, au supermarché, et même à la maison, où papa et sa femme Marla ne me lâchent pas des yeux, comme s'ils craignaient que je pète un câble à tout moment, comme si maman m'avait transmis le mal qui l'accable.

Mais le pire dans tout ça, c'est maman. Son apathie. Quand sa condamnation à mort a été prononcée, j'avais espéré que, peut-être, le choc la pousserait à se défendre. À avouer qu'elle n'a pas tué Nathan il y a onze ans. Même si personne d'autre que moi ne la croyait vraiment, cela aurait suffi à lui éviter une exécution.

Pourtant, quand je me suis assise face à elle ce matin, devant le panneau de plexiglas, elle m'a présenté le même visage morne que d'habitude. Elle a juste cligné des yeux, lentement, lorsque je lui ai répété pour la millième fois : *J'étais là. J'ai vu la créature monstrueuse qui est entrée chez nous. Elle s'est introduite par la fenêtre ; il y avait des éclats de verre par terre*.

Là encore, elle m'a donné la même réponse, à mi-voix : *C'était dans ton imagination. On voit ce qu'on veut voir, ma puce, mais les monstres n'existent pas, il n'y a que des gens qui commettent des actes terribles. Je n'étais pas dans mon état normal, et j'ai commis un acte terrible. Ne cherche pas d'explications là où il n'y en a pas*.

Mais ça ne s'est pas passé comme ça. Je sais ce que j'ai vu cette nuit-là, même si c'était par l'interstice entre les deux portes d'un placard. Avant que la lampe du plafond se brise et nous plonge dans l'obscurité, j'ai vu la forme sombre du monstre qui se précipitait vers mon frère. J'ai entendu son rugissement. Puis, tout à coup, les hurlements ont cessé et Nate avait disparu, le sol de la cuisine était maculé de sang.

Ma mère n'est pour rien dans la mort de Nathan ; l'assassin est un monstre venu d'un monde banni.

Et quelqu'un, ou quelque chose, l'a poussée à endosser la responsabilité du crime. Peut-être redoutait-elle les conséquences pour Havenfall si elle révélait la vérité.

Que pouvais-je y faire, moi ? On ne peut pas raconter aux gens qu'en fait votre frère a été tué par un monstre. J'aurais eu droit à toutes sortes de commentaires peu charitables. *Tarée*. *Menteuse*. *Foldingue*.

À Havenfall, c'est différent. Je ne me suis livrée qu'à quelques personnes, mais elles me croient. Je dois m'y raccrocher. C'est tout ce que j'ai.

Par réflexe, je jette un coup d'œil à mon téléphone, craignant que papa ait deviné comme par magie que je ne me dirige pas vers Omaha. Je le mettrai au courant quand il sera trop tard pour faire demi-tour. Je n'ai qu'une barre de réseau, et celle-ci risque de disparaître quand nous serons dans la montagne, mais ce n'est pas grave. Tous ceux à qui je veux vraiment parler sont là-haut, au sommet. Je vais les revoir bientôt, et, de plus, personne à Havenfall ne sait à quoi sert un téléphone. Pour eux, c'est juste un drôle d'objet qui clignote.

Un sourire jusqu'aux oreilles, je repense à un souvenir de l'été dernier. J'avais enfin convaincu papa de m'acheter un smartphone, et, mon premier soir à l'auberge, Brekken et moi nous sommes éclipsés dans la grange, où je lui ai fait découvrir *CandyCrush*. J'aurais tellement aimé avoir une vidéo de lui en train de jouer : Brekken, toujours du plus grand sérieux, avec sa posture de soldat, ses manières nobles et sa beauté véritablement d'un autre

monde, courbé sur l'écran, le rouge montant à ses oreilles ornées de bijoux, grommelant des jurons fiordiens chaque fois qu'il perdait une vie. Je n'ai jamais pris Brekken en photo, bien sûr. Même si Marcus ne m'impose pas la règle « pas de téléphone à l'auberge » que doivent respecter tous les humains qui pénètrent dans Havenfall, il attend de moi que je ne fasse pas de bêtises. Une vidéo qui fuiterait sur les réseaux serait une catastrophe, et jamais je ne mettrais en danger mon lieu de quiétude. Mon héritage. Mon chez-moi.

Je n'ai pas besoin d'une photo, de toute façon. Je vais bientôt voir Brekken en chair et en os.

À 15 h 55, le car à destination de Haven arrive enfin. Il a l'air plus vieux que les autres ; sa tôle est rayée et de la rouille mange les pourtours de ses roues. C'est toutefois le cœur plus léger que je monte à bord. Le chauffeur, homme fluet au visage fripé, m'adresse un sourire radieux.

– Comment elle va, la demoiselle ?

– Super, je réponds sincèrement en lui rendant son sourire, avant de me délester de mon sac et de m'asseoir quelques sièges derrière lui.

Il n'y a pas grand monde dans les rangées : une femme âgée au fond, emmitouflée comme si on n'était pas en juin mais en plein hiver, une jeune maman tenant dans ses bras un bébé en pleurs, et les deux hommes que j'ai croisés dans la gare. Le moteur fait un bruit de ferraille, et le toit métallique au-dessus de ma tête est si bosselé qu'on le croirait enfoncé par une chute de gros grêlons.

Pendant les quatre heures qu'il nous faut pour atteindre les montagnes, je finis par m'assoupir contre la vitre et plonge dans des songes agités. Je rêve que maman et Nate font le voyage jusqu'à Havenfall avec moi, comme cette fois où nous étions petits, mon frère tripotant les osselets en argent que Marcus lui avait offerts pour sa naissance. Ma poitrine se gonfle de joie.

Mais, quand j'appelle Nathan et que tous les deux se tournent vers moi, c'est ma mère que je vois, vêtue de sa salopette ocre de détenue et l'air amorphe. Mon frère ouvre de grands yeux, dans lesquels je distingue le reflet d'une forme, une ombre monstrueuse…

Ébranlée, je suis contente qu'une secousse provoquée par un nid-de-poule me réveille. Le soleil, qui amorce sa descente au moment où nous entamons notre ascension, baigne tout le paysage d'une lumière dorée. La route étroite étreint le versant ; à notre droite s'élancent les façades rocheuses creusées dans le flanc de la montagne, parfois recouvertes de filets anti-éboulis, et à notre gauche des pins verts tapissent la vallée. Après l'étendue immense et étincelante de Denver et sa périphérie, la chaîne montagneuse renvoie l'image d'une force phénoménale dressée contre la poussée de la civilisation, dont les traces s'étiolent rapidement, et bientôt nous ne traversons plus que de vieilles bourgades minières délabrées. Des maisons décrépites et des caravanes bancales sont nichées entre le roc et les pins.

Mon rêve s'attarde dans mon esprit, mais j'expire, imaginant que je l'expulse de mes poumons comme une bouffée de vapeur. J'entrouvre ma vitre, mets mon casque sur mes oreilles, et me concentre sur le froid mordant de l'air montagnard. Des calottes de glace scintillent au soleil, et le ciel encadré par les pics irréguliers paraît étrangement plus vaste. À l'horizon, je distingue des colonnes de pluie translucides.

Nous sommes presque arrivés.

Omphalos. Un mot grec que Marcus m'a enseigné. Dans sa traduction littérale, il signifie « nombril ». Le centre de tout. Là où tout commence. Où tout est relié.

Sur les routes de plus en plus raides, le car toussote et grince. Ma musique couvre presque tous les bruits, mais je sens quand même le véhicule qui vibre tout autour de moi, pareil à une bête de somme pantelante, pendant qu'il gravit les lacets. La structure métallique tremble tant que mon siège en polyester usé ne peut amortir les vibrations. Pour ne rien arranger, tout ce qui nous sépare du précipice est un garde-fou qui semble à peine capable de résister à un gros coup de vent. Un bref instant, j'imagine ce qui se passerait si le conducteur perdait le contrôle. Quel effet ça ferait de dégringoler dans le vide, de transpercer la tendre nappe de brouillard et de s'enfoncer dans l'obscurité béante de la forêt en contrebas.

De se briser comme du verre.

Je cligne de nouveau les paupières et sors mon téléphone ; il est temps de prévenir mon oncle Marcus que

nous approchons. Le SMS est expédié, et j'espère qu'il y prêtera attention malgré la vive animation du Sommet de Havenfall, festivités annuelles qui célèbrent la paix qui règne entre nos trois mondes, et qui sont sur le point de commencer.

– Pourquoi tu fronces les sourcils comme ça ?

Une voix rocailleuse me parvient à ma droite à travers ma musique. Je me détourne en espérant que ce n'est pas à moi qu'on s'adresse, mais l'homme assis dans la rangée d'à côté, celui qui lisait le journal à la gare, me regarde, ses lèvres entrouvertes laissant paraître ses dents tachées par la cigarette. Je retire mon casque à contrecœur.

Ce type doit habiter Haven. Il porte une chaîne ornée d'un pendentif en forme de larme, fait du même argent nacré qu'on ne trouve, dit-on, que dans les vieilles mines entourant le village.

Pourtant, je ne l'y ai encore jamais croisé.

Je lui décoche un sourire poli.

– Non, je suis contente qu'on arrive, c'est tout.

Il frotte son pendentif entre ses doigts. Il a la peau tannée par le soleil et les yeux très clairs.

– Tu vas à Haven ?

– Ouaip.

Je ne peux pas m'empêcher de faire claquer mes lèvres sur le *p* final. C'est une question idiote : il ne reste plus qu'un arrêt, ce qu'il sait forcément.

– Je vais chez mon oncle.

– Tu es d'ici ? Ton visage me dit quelque chose.

La méfiance enserre mon cœur, mais je la repousse et secoue la tête. Haven compte moins d'un millier d'habitants, et le bourg est niché très haut, accessible seulement par de petites départementales tortueuses. Il se peut que cet homme m'y ait vue. Mais il ne pourrait se souvenir de m'avoir rencontrée à l'auberge : Havenfall nous en protège.

– Non, je vais juste dans la famille.

– Eh bien, enchanté.

– De même, je mens, serrant de mauvaise grâce la main qu'il me tend.

Il a la peau moite, sa poigne est trop forte. Lorsqu'il sourit, je remarque plusieurs plombages faits du même argent pâle que son pendentif.

À mon grand soulagement, il ne me pose pas d'autres questions une fois que je me suis détournée vers la vitre. Nous montons toujours plus haut sous le couchant, la pression atmosphérique baisse et mes oreilles se bouchent. Des nuages qui approchent par l'ouest couvrent le ciel orangé et plongent dans l'ombre les coteaux accidentés. Le chauffeur ralentit à cause du vent qui souffle plus fort. On ne croise presque plus aucune bourgade, désormais ; les seules traces d'habitation sont une cabane ou une épave de voiture par-ci, par-là. Le paysage, lui, devient de plus en plus beau, malgré les nuages qui s'amassent. Le brouillard descend peu à peu, s'enroule autour des arbres et allonge ses vrilles sur la chaussée, mais ce spectacle est presque réconfortant tant il donne l'impression que nous sommes seuls au monde.

C'est là une autre particularité de Haven : le temps y est très étrange. Les gens du coin le savent, et cette curiosité décourage les éventuels visiteurs. Il existe par ailleurs d'autres mesures, d'autres précautions destinées à assurer la sécurité de ce lieu secret. Alors que nous passons devant le panneau décoloré qui annonce *Bienvenue à Haven*, j'observe les arbres de part et d'autre de la route. Mon oncle emploie une dizaine de personnes pour monter la garde à l'extérieur du village toute l'année. Je sais que je ne verrai pas ces vigies. Elles sont postées en retrait dans la forêt, dans des cabanes ou d'anciens miradors de chasse. Chargées de contrôler qu'aucun élément magique ne quitte les limites de la bourgade.

Ça n'est pas arrivé depuis longtemps, et, lorsque ça se produit, l'explication est généralement anodine : une femme de chambre qui emporte une bouteille de vin fiordien sans se rendre compte du pouvoir de son contenu, ou un noble qui, pour tromper l'ennui, s'aventure un peu trop loin à cheval dans les bois. Mais régulièrement, à intervalles de quelques années, un délégué tente de sortir de la magie en contrebande pour s'enrichir. J'ignore de quelle peine est punie cette infraction, mais je n'ai jamais revu les contrevenants.

Les nuages finissent par crever, et c'est sous un crachin que, au détour d'un virage, nous apercevons Haven, poignée d'habitations accrochées à flanc de coteau, envahie par les arbres et la brume. Une rivière translucide serpente sur le versant avant de disparaître dans la vallée en

contrebas. Mon cœur s'affole, car Havenfall est juste après la prochaine crête. Le brouillard scintille tel un mirage. Je jette un coup d'œil derrière moi et vois mes compagnons de voyage le front collé aux vitres, et le bébé qui observe tout de ses grands yeux bleus.

Nous atteignons le carrefour situé à l'entrée du village, où d'habitude Marcus vient me chercher en 4 × 4. Un peu plus loin se trouve la supérette, gros bâtiment de rondins entouré des quatre côtés par une galerie, et d'où se déverse une lumière jaune accueillante. Deux femmes qui discutent sous le porche dans des fauteuils à bascule regardent le car qui s'arrête et les passagers qui en descendent. Je suis soulagée de voir sortir le type aux dents argentées, ses plombages étincelant lorsqu'il m'adresse un sourire enjôleur avant d'entrer dans le magasin. Puis l'inquiétude me reprend. Marcus n'a pas dû recevoir mon SMS. Il n'est pas là.

Alors que la porte se referme, le chauffeur croise mon regard dans son rétroviseur.

– Quelqu'un vient te chercher ?

Je hoche la tête, m'accrochant à mon exaltation d'être là. Non, ce n'est pas de l'exaltation. C'est un besoin. Havenfall, mon oncle et ses amis, Brekken, ne sont plus qu'à un gros kilomètre.

– On peut attendre cinq minutes, mais ce tas de boue n'ira pas plus loin sur ces satanées routes.

Il donne une tape sur son tableau de bord avec un mélange d'affection et d'agacement, puis ajoute :

– En plus…

Il montre du doigt les nuages menaçants qui arrivent par le nord, les rideaux de pluie dans le lointain. Même s'il ignore pourquoi, il sait que le temps est toujours capricieux aux abords de Havenfall.

– Désolée de vous retenir.

Ma voix se grippe tandis que je pivote dans mon siège et tente de joindre Marcus. Mais je n'ai pas de réseau.

– Mon oncle ne devrait pas tarder.

Mais les cinq minutes s'écoulent, et encore cinq autres. Personne ne vient.

Les lumières de la supérette se sont éteintes, ses portes sont fermées. L'orage est tout proche, les pins alentour oscillent sous le vent. J'ai la bouche sèche, la boule au ventre. Le bus qui tourne au point mort gronde sous mes pieds.

J'ai l'habitude qu'on m'oublie. Je préfère ça aux sourires narquois et aux regards mauvais auxquels j'ai droit lorsqu'on me remarque. Quand on est celle qui n'a pas d'amis, la meuf bizarre, la fille de la tueuse de Goodwin Lane, mieux vaut passer inaperçue. Mais c'est différent avec Marcus. Il m'a toujours fait une place à Havenfall. Il a toujours été là, au carrefour, à l'arrivée du car.

Jusqu'à maintenant, en tout cas.

Je fouille dans mon sac à dos pour en sortir mon parapluie, puis je remonte l'allée centrale vers le chauffeur, regrettant de ne pas avoir pris un imperméable.

– Je vais m'avancer dans le village, j'annonce. Ça capte mieux un peu plus haut, en général.

C'est faux, mais j'ai soudain hâte de quitter ce car, en dépit de la pluie. Cet homme ne va pas moisir ici. Et moi non plus.

Il fronce de nouveau les sourcils.

– Tu es sûre ? Je n'ai pas envie que tu sois dehors quand la foudre va tomber.

Il désigne la route d'un geste.

– À huit cents mètres, il y a un petit restau qui reste ouvert toute la nuit. Demande à Annie d'utiliser son téléphone pour…

– D'accord.

Je l'ai coupé sans en avoir eu l'intention, mais la perspective de passer un instant de plus loin de Havenfall m'est insupportable.

– Ça va aller, ne vous inquiétez pas.

Il n'a pas l'air ravi, cependant il tire sur le levier d'ouverture des portes. Un air frais à l'odeur de pins et de pluie s'engouffre dans le car et me donne la chair de poule. C'est l'odeur de Havenfall. Mais ma nervosité revient au galop.

– Sois prudente, insiste le chauffeur lorsque je m'arrête sur les marches pour ouvrir mon parapluie. S'il y a des éclairs, frappe chez quelqu'un ou accroupis-toi dans un fossé.

– Merci. C'est promis.

Je lui souris. Mes remerciements sont sincères, mais pas ma promesse.

Il laisse tourner son moteur sans démarrer tandis que je gravis la Grand-Rue déserte et sombre, au son mouillé

de mes vieilles Converse qui s'enfoncent dans la boue. La pente est si raide que j'en distingue l'inclinaison, et je grogne intérieurement en songeant à la marche pénible qui m'attend. La bretelle de mon sac de voyage me scie déjà l'épaule, et mon parapluie de mauvaise qualité ne survivra pas longtemps au vent de Haven.

J'adresse un dernier sourire et un signe de la main au chauffeur. Puis j'entame la longue montée en direction de Havenfall. Ce n'est pas un peu de marche et de pluie qui vont m'empêcher de me rendre au seul endroit où j'ai vraiment ma place.

2

Dans leur grande majorité, les habitants de Haven ne savent rien – à ma connaissance – de Havenfall, des Royaumes adjacents et du Traité de paix que nous commémorons chaque été. Tout le monde, en revanche, sait que ce lieu n'est pas comme les autres, qu'il est traversé par un souffle de mystère venu d'un autre monde.

Diverses histoires y circulent, chez le coiffeur, dans la queue à la caisse de la supérette, entre voisins sous les porches affaissés des maisons. On raconte qu'un petit village qui se dressait autrefois à cet endroit a disparu sans laisser de traces. Qu'un gourou de secte a poussé un groupe d'adeptes à se jeter d'une falaise. Qu'une expédition d'explorateurs s'y est aventurée au début du XIX^e^ siècle, dans le but de cartographier les Rocheuses, avant que tous ses membres disparaissent eux aussi. On prétend que la montagne possède une volonté propre. Elle peut être magnanime ou cruelle. Si vous y venez avec de mauvaises intentions, vous serez assailli par la pluie,

la grêle, et des vents assez puissants pour provoquer des éboulements et précipiter des rochers sur votre chemin. Mais, si vous y venez pour trouver refuge, le brouillard vous enveloppera comme une couverture protectrice et vous cachera de ce que vous fuyez.

Les résidents savent que c'est un endroit où l'on peut se volatiliser, même s'ils ignorent pourquoi. On n'est plus vraiment dans le comté de Briar, dans le Colorado. On est *ailleurs*.

Renonçant à garder les pieds secs, je relève la tête pour observer le village, où les autres passagers du car se sont dispersés. Je longe quelques maisons de bardeaux encastrées à même le flanc rocheux, pourvues de galeries en bois branlantes avec une vue imprenable sur la vallée. Des visages apparaissent aux fenêtres à mon passage. Puis vient le bureau de Poste et ses panneaux d'affichage placardés d'avis d'information. C'est là qu'on échange les potins, qu'on doit se rendre si l'on veut se tenir au courant de la vie locale. On y trouve Debbie, une postière au regard perçant, qui travaille là du plus loin que je m'en souvienne. Elle me salue toujours en m'appelant par mon prénom et me demande des nouvelles de Marcus quand je viens récupérer un colis.

Il y a la maison du Dr Abram, le médecin *et* vétérinaire, qui n'est sans doute pas habilité à pratiquer mais à qui tout le monde fait quand même confiance. L'épave renversée d'un camion à bestiaux qui a basculé dans le fossé il y a des années et que personne n'a jamais dégagée semble désormais abriter une famille de coyotes. J'aperçois une

queue maigrelette qui disparaît derrière une plaque de tôle rongée par la rouille.

Le village a perdu en envergure, tout comme Havenfall. L'auberge se trouvait jadis à la croisée d'innombrables mondes, chacun y possédant sa propre porte, mais toutes sauf deux ont été condamnées par enchantement. Il ne reste que trois mondes : Ardant, Fiordenkill, et Haven, le nom que donnent à la Terre les habitants des Royaumes adjacents. C'est de là que le village tire son nom. Mais, bien que ni le village ni l'auberge ne soient plus ce qu'ils étaient, l'atmosphère y paraît toujours chargée de possibles. Havenfall est la zone neutre entre tous les mondes, un carrefour paisible et magique.

Je passe devant le *diner,* petit restaurant de brique bas et allongé, d'où j'aurais dû appeler Marcus. Je suis presque certaine que c'était autrefois une sorte d'usine, mais à présent je distingue par ses fenêtres embuées une poignée de clients attablés dans des box aux banquettes en vinyle. J'essaie de voir si je connais quelqu'un parmi eux. Parfois, des hôtes venus de Fiordenkill et d'Ardant s'aventurent à l'extérieur s'ils souhaitent discuter de sujets trop polémiques pour l'auberge, ou s'ils éprouvent de la curiosité pour notre monde. Ne reconnaissant personne, je poursuis mon chemin.

De toute façon, je n'ai pas envie d'être dehors lorsque la nuit tombera. J'ai beau savoir que les portes menant à Solaria ont été scellées après le traité consécutif à la guerre il y a plus de cent ans, l'inquiétude me transperce

malgré tout comme un courant électrique quand je me rappelle que nous ne sommes jamais tout à fait en sécurité. Des tas de Solariens sont entrés dans notre monde avant le traité, et tous n'ont pas été retrouvés. Ils sont capables de changer d'aspect, de s'adapter et de vivre parmi nous – de s'acclimater dans n'importe quel monde. Ils adoptent une forme monstrueuse lorsqu'ils sont affamés, tuent leurs victimes à coups de griffes et de crocs avant de dévorer leur âme, mais le reste du temps ils prennent l'apparence qu'ils veulent. Ils peuvent se faire passer pour des humains et respirer notre air indéfiniment.

Nous autres, humains et habitants des autres Royaumes adjacents, ne pouvons tenir plus de quelques jours, ou quelques semaines pour les plus robustes, dans un autre monde que le nôtre avant de suffoquer comme un poisson hors de l'eau. Nous ne sommes pas faits pour voyager d'un monde à l'autre. Sauf à Havenfall.

C'est pourquoi l'auberge est unique. La magie qui l'imprègne la rend différente, en fait un lieu sans danger. C'est le seul endroit où les émissaires des différents mondes peuvent se mêler les uns aux autres.

Je frémis et allonge le pas, dépasse le motel à l'abandon, aux vitres si sales qu'on ne voit plus au travers, et qui pour une raison inconnue n'a jamais été démoli ni réaffecté, alors qu'à Haven on privilégie le recyclage et la débrouille afin d'éviter toute interaction avec l'extérieur. Une voiture accidentée devient un poulailler, la charpente d'une cabane de mineur incendiée sert de terrain de jeu improvisé, un

ancien abri antinucléaire devient un bar. (Où, comme Brekken et moi l'avons découvert, on ne fait pas crédit.)

Quand je quitte le village et poursuis mon ascension vers Havenfall, la pluie se calme assez pour que je puisse me passer de mon parapluie. Mais le crépuscule s'assombrit vite bien que les nuages s'éloignent, et c'est alors que je regrette de ne pas avoir réfléchi davantage à cette partie de mon plan. Il n'y a pas de réverbères, et les pins qui bruissent alentour coupent toute lumière en provenance de l'auberge plus haut ou du village en contrebas. Nous sommes encore entre chien et loup, mais bientôt je n'aurai plus que la lune et les étoiles pour m'éclairer.

Alors que je marche sur le bord de la route depuis une demi-heure, scrutant le sol en plissant les yeux pour ne pas trébucher, un bruit de moteur, un peu en arrière sur la route, me pousse à me détourner.

Une moto fonce droit sur moi !

Je m'écarte d'un bond au moment où elle prend le virage en rugissant.

Le cœur battant à se rompre, je vois le conducteur faire une embardée. Ses pneus dérapent sur le chemin de terre, sa moto se couche et lui échappe. Il fait quelques roulades pendant que l'engin glisse sur les gravillons, avant de terminer sa course dans les broussailles entre les arbres, le moteur s'éteignant en crachotant.

J'ai lâché mon sac de voyage et plaqué les mains sur ma bouche. Je me précipite vers le motard, qui se relève avec difficulté.

– Ça va ?

Il porte un casque, un de ces modèles noirs et brillants qui donnent l'air d'un Martien, et un blouson en cuir. Il le retire et… oh ! Ce n'est pas un homme, en fait : deux nattes d'un blond roux retombent de part et d'autre d'un visage pâle en forme de cœur.

– Ça pourrait aller mieux.

Elle est jolie. Sous sa bouche large et fine, une cicatrice blanche qui barre son menton semble indiquer que ce n'est pas sa première chute. Des cernes soulignent ses yeux foncés flamboyants. Elle s'essuie les lèvres d'un revers de la main.

– Qu'est-ce que tu foutais au milieu de la route ?

Elle touche le pendentif en argent à son cou, comme pour s'assurer qu'il est encore là.

– Je suis désolée, à cause du brouillard je…

Je m'apprête à lui suggérer qu'elle aurait pu y aller mollo dans les virages, mais je remarque alors la traînée rouge en travers de sa joue.

– Merde, tu saignes.

Affolée, je sors précipitamment mon téléphone, sans trop savoir si je dois appeler Marcus ou les secours. Si la blessure est grave, je ne suis même pas sûre qu'une ambulance pourrait monter jusqu'ici.

Elle me saisit vivement le poignet avant que j'aie pu me décider. Elle serre trop fort, d'une main très chaude.

– Ce n'est pas la peine. Je n'ai rien. Je me suis juste mordu la langue.

Elle me lâche et crache du sang par terre, puis part à grandes enjambées vers sa moto, les poings crispés.

– Cette moto, c'est toute ma vie, par contre, alors t'as intérêt qu'elle roule encore.

– Désolée, je marmonne de nouveau, désemparée.

Il y a quelques secondes à peine, j'étais furieuse, puis en proie à la panique, et maintenant, tandis que je lui emboîte le pas, c'est la culpabilité qui m'assaille.

– Tu es du coin ? je lance d'une voix forte. Il n'y a personne que tu peux appeler ? Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée de remonter là-dessus tout de suite.

Elle me foudroie du regard tout en extirpant sa moto des broussailles. Excepté le rétroviseur gauche, qui est tordu, la machine a l'air en bon état, mais je n'y connais rien en motos, et vu la chute qu'elle a subie…

Une fois que la fille l'a ramenée sur la route, elle la stabilise sur sa béquille et se tourne vers moi avant de croiser les bras.

– T'occupe, rétorque-t-elle. La vraie question qui me chagrine, c'est ce que tu fabriques en vadrouille dans le noir.

Autour de nous, la chorale des grenouilles et des grillons repart doucement. Je n'avais pas remarqué qu'elle s'était tue.

Je relève le menton, m'efforçant d'adopter la même attitude qu'elle, bien que je ne puisse pas être très intimidante avec mes cheveux mouillés et mon parapluie.

– Je vais à l'auberge Havenfall.

– Tu parles d'une coïncidence, moi aussi !

– Pour y faire quoi ?

Chaque été, Marcus embauche toutes sortes de gens pour le sommet. Les réunions, fêtes et autres évènements nécessitent d'engager plus de femmes de chambre, de garçons d'écurie, de cuisiniers et autres domestiques. Pourtant j'ai du mal à imaginer cette fille capable de se fondre dans le décor comme on l'attend du personnel. De plus, tous les nouveaux employés auraient dû arriver la semaine dernière, quelques jours avant les délégués, pour se préparer.

– J'ai vu une annonce dans le journal pour un poste de jardinier, répond-elle d'un air détaché. J'ai pensé que c'était un bon plan.

– Tu es en retard, je rétorque sèchement.

Je ne voulais pas que ça sorte de cette façon, mais l'adrénaline qui a déferlé dans mes veines quelques instants plus tôt a fait voler mes filtres en éclat.

– Enfin, ne t'inquiète pas, je tempère. Je suis sûre que ce n'est pas grave.

Me sentant rougir, je me baisse en vitesse pour récupérer mon sac.

– Je serais moins à la bourre si tu ne t'étais pas baladée au milieu de la route.

– Et toi, si tu n'avais pas pris ce virage à fond…

Je m'interromps. Ça ne m'avancera à rien de m'énerver.

– Bref, ce n'est pas en se disputant qu'on arrivera plus vite.

Havenfall doit se trouver à moins de huit cents mètres, maintenant ; je ressens sa proximité, sa traction insistante pareille à la ficelle d'un cerf-volant. Je ne tiens pas à m'embrouiller avec cette fille. Je veux juste atteindre l'auberge, alors je tente un geste d'apaisement :

– Je m'appelle Maddie.

– Taya, répond-elle, sans pour autant saisir la main que je lui tends.

Elle me dévisage de ses yeux presque noirs, à l'expression indéchiffrable, et cet examen me glace, me donne envie de rentrer sous terre. Ça me renvoie à ma vie à Sterling, aux regards malveillants que j'y subis sans cesse, qui me contraignent à garder la tête basse et à marcher vite pour ne pas me faire remarquer.

Mais, ici, je ne suis pas la même personne, pas dans la montagne, pas à Havenfall. Sans me laisser impressionner, je soutiens son regard, même si j'y décèle une forme de danger. À Havenfall, je suis courageuse. Je n'ai pas le choix, si je veux prouver ma capacité à préserver la paix que nous fêtons à chaque Sommet, à protéger les portails menant aux mondes enchantés disparus. L'*omphalos*.

À la fin de son séjour, de toute façon, il ne lui restera aucun souvenir de tout ça. Marcus y veillera. Personne ne se rappelle rien – à part moi.

Finalement, après un haussement d'épaules, Taya regagne sa moto et tourne la tête vers moi.

– Bon, alors, dit-elle au bout d'un moment. Tu viens ?

La surprise me fige. Il y a encore quelques instants, je ne serais montée sur une moto pour rien au monde, mais j'ai soudain une conscience exacerbée de la nuit qui tombe et de la distance qu'il me reste à parcourir. Je jette un coup d'œil à l'engin. Taya détecte sûrement mon hésitation, car elle affiche un sourire carnassier.

– Je suis bonne pilote, je te le promets. Mais, si tu es inquiète, je te prête mon casque.

– Je n'ai pas besoin que…, je commence, mais Taya revient vers moi et m'enfonce son casque sur la tête.

En partie charmée mais aussi agacée, je l'observe tandis qu'elle repart à grands pas vers son véhicule, l'air certaine que je vais la suivre.

Elle s'arrête et me lance un regard par-dessus son épaule, un sourcil haussé.

– Sauf si tu préfères y aller à pied. Toute seule. Dans le noir. Avec les coyotes.

Ne trouvant rien à lui rétorquer, je la rejoins.

– Alors, il faut juste que je… euh…

Taya a déjà enfourché sa moto, qui démarre dans un rugissement.

– Installe-toi derrière moi et accroche-toi.

Je suis ses instructions, nerveuse, tout en m'efforçant de ne pas la serrer trop fort. Je ne me rappelle pas depuis combien de temps je n'ai pas été si proche de… qui que ce soit. Mais Taya est détendue, à l'aise lorsqu'elle me saisit les mains et les place de sorte qu'elles lui entourent la taille au lieu d'être posées sur ses hanches. Je dois alors

me glisser plus près d'elle, ma poitrine pressée contre son dos.

– Désolée, je bredouille, contente qu'elle ne puisse pas me voir rougir.

– Pas de problème, répond-elle d'un ton distrait, avant de passer une vitesse.

Puis l'engin s'élance, et sous le rugissement du moteur je l'entends qui expire brusquement par la bouche ; par réflexe, j'ai serré de toutes mes forces dès que la route rocailleuse s'est mise à se dérouler sous nos roues.

– Tu peux arrêter de me broyer le ventre ?

– Désolée ! je m'excuse de nouveau, en ajustant mon étreinte et en essayant de respirer normalement.

Je vois bien, à l'allure tranquille à laquelle les arbres défilent, que nous ne roulons pas vite, mais, sur la moto qui vrombit, j'ai l'impression que nous fonçons.

– Et toi, comment tu connais cet endroit ? me crie Taya en négociant en douceur la courbe raide d'un lacet.

Nous fendons l'air frais et humide qui siffle autour de nous. Les derniers nuages s'éloignent rapidement, révélant quelques scintillements d'étoiles dans l'obscurité qui s'épaissit.

– C'est mon oncle, le patron.

Je suis obligée de répéter ma réponse, que le vent a emportée la première fois.

– Tu pourras lui glisser un mot en ma faveur ? demande Taya.

Une petite flamme de fierté s'anime dans ma poitrine.

– On verra ça.

Je me risque à ôter ma main de sa taille pour pointer le doigt devant nous, où la silhouette d'une crête enténébrée se découpe sur le ciel.

– Reste concentrée jusqu'à ce qu'on ait franchi ça.

Taya tourne légèrement la tête pour me jeter un coup d'œil.

– Qu'est-ce qu'il y a, là-haut ?

– Tu verras.

Nous y sommes presque. Les montagnes sont bien plus imposantes que depuis le car. L'air vif et frisquet embaume les pins et les fleurs sauvages. D'autres étoiles à l'éclat encore hésitant apparaissent. Puis…

Nous passons la crête. Malgré le vrombissement du moteur, j'entends Taya avoir un hoquet ébahi.

Mirror Lake s'étend devant nous, entaille argentée en forme de croissant qui réfléchit à l'identique le ciel nocturne de part et d'autre de la ligne noire du pont qui le traverse. L'eau présente un aspect de soie indigo parsemée de diamants, et le reflet de la lune, qui ondoie au beau milieu du lac, semble briller de sa propre clarté. À l'autre bout, éclairée par les rayons pâles des lunes jumelles et la lumière dorée qui se déverse de l'intérieur :

Havenfall.

Mon oncle m'a raconté que ce lieu a été rebâti des centaines de fois au fil des siècles, et je sais que c'est la vérité : les portails dans ses sous-sols étaient déjà là bien avant les humains, depuis des temps immémoriaux.

Ces souterrains, et les structures que les gardiens des portails ont édifiées au-dessus, ont été ensevelis par des avalanches, ravagés par les flammes, et par deux fois démolis lors de conflits ayant débordé d'autres mondes – Fiordenkill, Ardant, Solaria et la multitude d'autres qui à un moment dans l'histoire ont ouvert un accès sous ces montagnes. L'auberge actuelle a été construite par mon arrière-arrière-grand-mère, après la destruction par un incendie de la maison qui se dressait à cet emplacement. C'est en tout cas ce qui ressort des journaux qu'elle a laissés et des récits que Marcus a entendus dans son enfance. Nous ignorons qui l'a précédée, et pourquoi cette personne l'a choisie pour lui succéder.

On a pourtant du mal à imaginer que l'auberge n'est pas là depuis toujours, tant elle a l'air hors du temps, tant elle paraît à sa place. Le bâtiment est énorme, accolé au flanc de la montagne, de sorte qu'il semble presque surgir de terre. Immense bâtisse de cèdre et d'ardoise, sertie d'escaliers et de balcons. Derrière, une cascade se transforme en torrent sinueux qui embrasse l'auberge tel un ruban argenté avant de se jeter dans le lac. Devant, un large parvis pavé accueille automobiles et attelages, peinture rouge cerise se mêlant au bois verni, pare-chocs chromés côtoyant les flancs des chevaux.

Manifestement, Haven – pas le village, mais le monde, la Terre – ne possède pas sa magie propre. C'est la raison pour laquelle les autres Royaumes le considèrent comme un territoire neutre. Mais je ne peux m'empêcher de

penser que l'étincelle qui jaillit dans ma poitrine face à ce spectacle est à sa façon une forme de magie.

Nous descendons en roue libre en direction du lac. Le dos de Tanya s'est raidi, ses doigts sont crispés sur les poignées. Elle arrête la moto avant que nous ayons atteint le pont de bois et pose un pied au sol.

– Qu'est-ce qui se passe ? je lui demande, d'une voix si aiguë et haletante que j'en suis gênée.

J'ai envie de sauter à terre et de finir le trajet en courant. Ma fatigue semble s'être évaporée. Taya, elle, reste figée.

– Ça fait beaucoup d'eau, commente-t-elle faiblement.

– Nous n'allons pas traverser à la nage. Il y a un pont.

– J'ai vu, merci.

Lorsqu'elle se détourne pour me décocher un regard agacé, une de ses nattes fouette le côté de mon casque. Elle descend de la moto, me forçant à m'agripper au guidon pour rester en équilibre. Son intonation me fait l'effet d'un souffle glacial. Je descends à mon tour et retire le casque, les jambes engourdies et le cœur battant à toute allure après notre virée.

J'ai moins de mal à regarder Taya quand elle dirige ses yeux noirs sur le lac plutôt que sur moi. Elle est plus menue que je l'ai cru au départ, plus petite que moi, et son gros blouson cache en fait une constitution fluette. Elle a le visage fermé.

– Ça ne craint rien, je reprends. Regarde, toutes ces voitures sont passées sans problème.

– Pars devant si tu veux, répond-elle, toujours très raide. Je vais traverser à pied, alors j'irai moins vite.

Elle m'a rendu un fier service en m'emmenant, alors qu'elle est tombée à cause de moi, même si les torts étaient partagés. Ça ne me paraît pas correct de l'abandonner comme ça.

– Je reste avec toi.

Elle fait la moue, mais elle hoche la tête, et nous nous engageons au-dessus de l'eau, Taya poussant sa moto sur la voie unique et moi la suivant de près. Elle tressaille chaque fois que les vieilles planches grincent sous nos pas. Si elle a remarqué la sécheresse du sol malgré les trombes d'eau qui se sont abattues sur Haven, elle le garde pour elle.

À mi-chemin, une bourrasque qui déferle de la montagne secoue les arbres et le pont, et Taya se fige. Je manque de la percuter.

– Pardon, chuchote-t-elle.

– Ce n'est rien.

Je suis sincère, cette fois, parce que je sais ce que c'est d'avoir des peurs irrationnelles.

– Nous bloquons le passage, commente-t-elle.

– Il est tard. Ça m'étonnerait que quelqu'un d'autre arrive ce soir.

Ma réponse semble ne pas lui parvenir. Elle regarde droit devant elle, l'air ailleurs. Il me vient alors une idée pour détourner son attention. Si elle reste là tout l'été, ça ne devrait pas être très grave si je lui confie quelques secrets.

– Mon oncle dit que cette eau te montre sous ton meilleur aspect, je déclare, en allant vers la rambarde à ma droite. Tu veux jeter un coup d'œil ?

Un rire nerveux lui échappe.

– Pas trop, non, répond-elle, avant de baisser la béquille et de me suivre quand même.

Comme nos images se forment à la surface, je regrette presque qu'elle ait accepté.

J'avais oublié pourquoi j'évitais toujours ce lac quand, petite, je courais partout aux abords de l'auberge avec Brekken. Lui, son reflet lui correspond à la perfection, mais moi, Mirror Lake me renvoie autre chose que ce que je vis et rien à quoi je pourrai jamais aspirer. La Maddie du lac a l'air sereine et heureuse. Même sans être souriante, cette Maddie semble plongée dans la plénitude, comme si aucune attaque, aucun tourment de l'existence ne pouvait l'atteindre. Cette fille, ce n'est pas moi. Pas celle qui se sent toujours à vif à cause des méchancetés qui ont transpercé sa peau pour se ficher dans son cœur, s'entortiller avec les rameaux vénéneux de souvenirs douloureux pour créer une masse lourde, dense et bardée d'épines. La Maddie du lac n'est qu'une émanation de la magie qui imprègne Havenfall. Une illusion.

L'esprit moins tranquille, je jette un coup d'œil à Taya en espérant qu'elle ne contemple pas mon reflet. Elle n'en fait rien. Les sourcils froncés et la bouche pincée, elle a l'air préoccupée, même si son image correspond à peu près à ce que je vois.

Avant que j'aie pu prononcer un mot, elle s'accroupit, ramasse un caillou coincé entre deux planches du pont, et le lâche dans l'eau. Le bruit qu'il produit en s'y enfonçant me fait tressaillir. La surface noire et argentée se ride de cercles concentriques et entraîne nos reflets par le fond.

– Mes parents sont morts dans un accident, leur voiture a basculé dans le vide du haut d'un pont, me confie-t-elle d'une voix calme, sans me regarder. Comme ça, tu sais.

– C'est horrible. Je suis vraiment désolée.

J'aurais voulu avoir une réaction plus intelligente.

Elle hausse les épaules.

– Je m'en suis remise. Je ne suis pas super fan des grandes étendues d'eau, par contre.

Agrippée au garde-corps, elle me fixe de ses yeux insondables. Un chagrin pesant et froid m'envahit.

– Et toi ? reprend-elle. Qu'est-ce que tu fais ici, au lieu de rester chez toi pour bosser, ou t'amuser, ou ce que font les gens normaux de leur été ?

Ma méfiance ressurgit, mes défenses s'enclenchent. Elle m'a confié un secret, et maintenant elle attend que je lui rende la pareille. Le fait que nous ayons frôlé la mort toutes les deux un peu plus tôt incite Taya à me faire confiance, mais ce n'est pas réciproque.

– Je me sens moi-même, ici.

Personne n'est responsable de ce qui est arrivé à ses parents. En ce qui me concerne, en revanche… les secrets

que je cache sont terribles. Le regard dirigé vers l'eau, vers celle que je pourrais être, je sais que je refuse de porter le fardeau de ces souvenirs à Havenfall. Ils appartiennent à mon passé, mais ce lieu est mon avenir.

Il ne peut pas en être autrement.